



QUEBEC. — L'ARC CONSTRUIT EN FACE DE L'HOTEL DE VILLE EN L'HONNEUR DU CONTINGENT CANADIEN

nuque, et quand il passe bien devant moi, à six mètres, feu !... Il s'abat comme un paquet avec un bruit mat.

Si le hasard n'avait pas voulu que l'oubli de ma canne nous fit rebrousser chemin, ce lion serait resté là tranquillement couché tandis que nous le croyions parti avec ses compagnons. Par surcroît de chance, notre bonne étoile nous fait repasser à l'endroit même où il somnolait ; nul doute qu'il nous eût laissés passer une seconde fois près de lui sans se déranger si on n'avait pas, bien involontairement, marché pour ainsi dire sur lui.

J'envoie immédiatement des hommes au camp chercher l'appareil photographie, et nous allons revoir le kondou. Les lions n'en ont guère laissé que les os ; il reste néanmoins un morceau de viande dans le cou, et nous en faisons une grillade, en attendant le retour des envoyés.

Nous traînons le lion à l'ombre après l'avoir mesuré et nous le couvrons de feuillage ; il était énorme : on a qu'à comparer mon casque, bien plus grand que ma tête, à la sienne.

Les hommes reviennent vers quatre heures avec de l'eau, que nous attendions impatiemment ; en les faisant partir pour le camp, je leur avais donné tout ce qui m'en restait et nous mourions de soif.

Après la photographie, nous nous mettons à dépouiller le lion, qui était déjà en décomposition, telle ment la chaleur était intense, et nous rentrons le soir au camp avec notre trophée, fort contents de notre journée, mais très las.

EDOUARD FOA.

L'AGE DES IVROGNES

Je découpe dans le journal *la Médecine moderne*, un entrefilet relatif à l'âge des ivrognes : vous verrez combien réjouissante est la statistique, oh ! combien.

Le Dr Georges Smith publie sur ce sujet une édifiante statistique basée sur les rapports de la police anglaise pendant l'année 1898.

Le nombre des personnes poursuivies pour ivrognerie en Angleterre et dans le pays de Galles a été de 187,258 pour l'année 1898.

Sur ce total respectable on a noté l'âge des délinquants chez 104,062. C'est sur ce dernier chiffre que table M. Smith, tout en faisant remarquer qu'il ne faudrait pas en tirer des conclusions trop absolues, un nombre "immense" de personnes ivres échappant sûrement chaque jour aux bons soins des policemen.

Quoi qu'il en soit, voici le tableau dressé par M. Smith :

Ages	Hommes	Femmes	Total
Au-dessous de 12 ans.....	0	0	0
De 12 à 16 ans.....	21	10	31
De 16 à 21 ans.....	4 504	1 161	5 665
De 21 à 30 ans.....	23 885	7 581	31 416
De 31 à 40 ans.....	22 201	9 632	31 833
De 41 à 50 ans.....	14 621	6 216	20 837
De 51 à 60 ans.....	6 623	2 745	9 358
Au-dessus de 60 ans.....	3 580	1 302	4 882
	75 535	28 527	104 062

De ce tableau il ressort d'une manière générale que parmi les ivrognes ramassés dans les rues de Londres et des autres villes anglaises, il y a 3 hommes pour 1 femme. Mais cette proportion n'est exacte qu'avant 30 ans et passé 50 ans. Entre 30 et 50, le nombre des pochardes augmente sensiblement, la proportion n'est plus que de 1 femme pour 2 hommes.

Pris en bloc le nombre des ivrognes atteint son maximum entre 20 et 40 ans. Sur 104,000 on en compte plus de 63,000.

On peut s'étonner de voir ensuite décroître si rapidement au-dessus de 40 ans le chiffre des buveurs. Mais M. Smith explique très naturellement la chose en notant qu'à cet âge la plupart ont déjà succombé sans doute aux suites de leurs excès alcooliques.

Et elle passe, dans la joie.

Alors, c'est le soir. La ténèbre est venue. Je contemple la silhouette frêle dans son vêtement d'épousailles. Ma mélancolie est profonde autant que douce ; et je sens qu'il me sera beaucoup pardonné pour avoir donné l'illusion à la pauvre amoureuse, pour avoir mêlé le Bonheur à la Mort.

J.-H. ROSNY.

LES CHASSES AUX GRANDS FAUVES

M. Edouard Foa, à qui des services rendus à la science géographique ont valu, à si juste titre, le grade de chevalier de la Légion d'honneur, vient de terminer le récit de ces chasses à travers l'Afrique centrale. Nous en extrayons le récit suivant :

LA CANNE OUBLIÉE

Le 3 novembre 1895, à l'aube, nous partons à la poursuite de buffles qui étaient venus boire pendant que nous étions à l'affût, la nuit. Vers dix heures du matin, nous nous trouvons fort loin, dans un pays montagneux, et, renonçant à la poursuite, nous songeons à rentrer, en coupant en travers la plaine, pour regagner notre campement par le plus court.

Il peut être midi : la chaleur est accablante ; chacun de nous marche sans mot dire, choisissant le terrain le plus facile. Ça et là quelques bouquets de hautes herbes que le feu a épargnés ; un entre autres, sur ma droite, au pied d'un grand arbre. Deux de mes hommes sont en avant, je ne me rappelle plus lesquels. Kambombé me suit à une quinzaine de pas portant le 303 ; les autres marchent derrière lui. On chemine sans penser à rien, dans l'éblouissement de ce soleil incandescent qui tombe sur le paysage désolé.

Au moment où j'arrive à hauteur du grand arbre, un grondement soudain me fait sursauter : un lion énorme, qui me semble encore plus grand parce qu'il est juché sur une termitière. Il me montre les dents tandis que je m'arrête, jetant mon bâton à terre, comme de coutume, et que je tends la main en arrière par un geste qui m'est habituel pour recevoir mon fusil ; mais personne n'est là. Enfin Kambombé me rejoint, mais trop tard. Me voyant rester en place à le regarder le lion a disparu dans les herbes, et la famille entière, composée de cinq individus, les parents et trois lionceaux déjà grands, se montre filant au petit trot. Nous nous lançons à sa poursuite ; mais les

herbes non brûlées devenant plus nombreuses, nous les perdons de vue. Du haut d'un arbre, Msiambiri les revoit et il distingue, derrière la termitière où nous les avons dérangés, les cornes d'un kondou. Ils sont donc repus, et peut-être se laisseront-ils approcher. Aussi continuons-nous à les suivre à grandes enjambées, et bientôt je les aperçois ; mais ils sont trop loin pour que je puisse tirer. Un d'eux monte un instant sur une termitière pour nous regarder, puis il repart. Nous accélérons l'allure et voyons à plusieurs reprises toute la famille ; la femelle marche devant avec ses petits, le mâle ferme la marche. Il se retourne de temps à autre et nous lance un regard oblique. Quel colosse ! Et il est sans crinière !!!

La chaleur est terrible, je l'ai déjà dit, et les lions font halte de temps en temps, à l'ombre, comme las de marcher. Ah ! nous voudrions bien en faire autant ! A un certain moment ils reprennent le trot en franchissant une plaine presque nue sans me donner l'occasion d'un coup de fusil : ils sont à plus de cent mètres. Un petit bois de "mitsagnas" commence bientôt ; nous le traversons à leur suite, et la lionne disparaît avec ses petits dans une étendue herbeuse où il est inutile d'aller les chercher ! Il fait si chaud que nous n'avons pas la force d'exprimer des regrets. Découragés, nous soufflons un instant sous un arbre ; je remets mes chiens au cran de sûreté, je rends mon fusil à Kambombé, comme de coutume, et je tends la main pour recevoir mon bâton ; mais Kambombé a oublié de le ramasser quand je l'ai jeté.

Il ne manque pourtant pas de le faire ; cette fois, dans l'émotion de la rencontre, il l'a complètement oublié. Je tiens à ce bâton qui est un vieux souvenir de chasse ; je me décide donc à retourner là où nous l'avons laissé, et, au lieu de reprendre notre route, nous revenons sur nos pas, traversant la plaine et rentrons dans le bois. Alerte ! Rodzani, qui marche en avant, tombe presque sur le gros lion !... Celui-ci qui était couché, se lève péniblement, s'écarte de notre route sur la droite et passe derrière nous pendant que, ayant repris mon fusil, je cours me poster dix mètres plus loin à une clairière où il va passer, car ici je suis gêné par les arbustes pour tirer...

Accablé, lui aussi, par la chaleur, ainsi que par sa ventrée de viande comme je l'ai vu après, il marche la tête basse, si basse que l'on ne voit que son dos qui ondule et ses épaules puissantes ; il ne me regarde pas bien qu'il sache sûrement que je suis là. Je vise à la